

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DU TRÈS-SAINTE CŒUR DE MARIE.

A M. LE BARON THÉODORE DE EUSSIÈRE, A ROME.

Paris, le 1er. mai 1843.

Très cher ami, nous venons d'assister à une fête dont le récit renouvelera dans tous les cœurs catholiques la grande joie du 27 janvier 1842. Mgr. l'archevêque de Paris a béni ce matin la chapelle que votre heureux filleul, Marie-Alphonse Ratisbonne, a fait bâtir chez les Dames de la Providence en commémoration du miracle qui l'a rendu chrétien. Les fidèles accourus à cette solennité étaient en grand nombre : le mauvais temps n'avait pu arrêter personne. Vous comprendrez que je ne saurais dépeindre les sentiments de la pieuse assemblée. Que de prières auront inauguré votre mois de Marie ! Le souvenir de Marie-Alphonse, le vôtre, nous étaient si présents, on se sentait si bien parmi vos amis et vos frères, qu'à peine semblait-il que vous fussiez l'un et l'autre loin de ce nouveau temple, lui dans son humble cellule de novice, vous à Rome. Malgré la distance, on sentait bien que vous étiez, du même cœur, en prières devant le même Dieu.

Je voudrais vous donner une idée de cette chapelle que vous n'avez point vue : elle est dédiée au Cœur de Marie. Elle s'élève au milieu d'un jardin que le soleil d'avril a rempli de fleurs et d'ombrages ; c'est un Eden dans une oasis. Vous connaissez cette Maison de la Providence, fondée par notre cher et vénérable curé de Notre-Dame-des-Victoires, du temps qu'il était curé des Missions ; vous savez combien elle est paisible et pieuse ; les oiseaux y chantent, et deux cents pauvres petites filles y sont doucement et saintement élevées par les dignes sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. La douce atmosphère des bonnes œuvres règne dans cet enclos. La chapelle est d'un aspect charmant ; ce n'est pas une église, mais il s'en faut que l'art et la physiologie y manquent. On dirait d'une jolie paroisse de village. Au-dessus de la porte d'entrée s'élève une très gracieuse statue de la sainte Vierge, et au faite du portail est placée la petite cloche dont vous êtes le parrain, en bonne disposition de convier à la prière toute la maison et tout le voisinage. La maison l'écouterait, cela va sans dire, et le voisinage, grâce à Dieu, ne fera pas en majorité la sourde oreille, car la vieille foi ne s'est pas éteinte dans ce quartier plein de bénédictions et de pieux souvenirs.

L'intérieur est assez spacieux et d'une simplicité exquise. Il y a trois autels fort bien disposés, surtout l'autel principal. La majesté des cérémonies épiscopales pourrait se déployer librement dans le sanctuaire. Il n'y a point encore de peintures, mais sur deux vastes tables de marbre blanc, placées dans le mur du fond, à droite et à gauche de l'autel on a gravé en lettres d'or, du côté de l'épître, le *Memorare*, du côté de l'évangile l'*Ave Maria*. Au dessus de l'autel, un cadre de la Sainte Vierge. Quelles inscriptions pouvaient mieux que ces prières dire quel est le fondateur de la chapelle, et à quelle occasion elle a été fondée ?

C'est un grand événement, c'est un doux spectacle pour des yeux chrétiens, que la bénédiction, que la naissance pour ainsi dire d'une maison de prières, et si beaucoup de ruines ont navré nos âmes, la foi de notre époque nous a déjà consolés par beaucoup de ces enfantements réparateurs. Nous avons vu des églises renaître de leurs débris, nous en avons vu germer et s'épanouir en des lieux où, il y a quelques années, Dieu n'était point connu et où l'on était loin de penser qu'il viendrait habiter sitôt. Ici Dieu était sans doute connu, honoré, aimé, servi, dignement servi ; cependant tout s'accordait pour accumuler dans l'esprit des spectateurs les plus vives émotions de la surprise, de l'admiration et de la reconnaissance. On y voyait des personnes qui naguère inconnues les unes aux autres, se tenaient comme autant d'anneaux de la mystérieuse chaîne des miséricordes de Dieu sur l'homme, sur le converti dont le souvenir était dans tous les cœurs. Il n'y a pas seize mois que cet homme était en dehors de la vraie foi, et même de toute foi : il ne songeait qu'au monde, ses projets n'étaient que pour le monde, le seul nom de la religion catholique excitait ses blasphèmes : maintenant il a renoncé à tout, il est dans la solitude, il se prépare au sacerdoce, il s'essaye au joug d'une règle de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, et l'on va célébrer la première messe dans un temple qu'il a bâti. Ce *memorare* gravé près de l'autel en témoignage de la gratitude la plus vive, est sorti il y a bien des siècles du cœur et de l'amour de saint Bernard. Parmi les prêtres qui entourent le pontife, voici le pieux et savant historien de saint Bernard, M. l'abbé Théodore Ratisbonne, l'heureux frère de ce nouveau Saul qui, terrassé sur le chemin de ses erreurs, a si peu hésité à se reconnaître le vaincu de

Dieu. Lorsque pour vaincre la fatigue et les difficultés d'un long travail, l'abbé Théodore invoquait auprès de Dieu le secours du saint héros dont il voulait glorifier la mémoire, prévoyait-il quelle grâce lui était réservée ? Sans doute, il pouvait le prévoir puisqu'il la demandait avec confiance ; mais certes il ne prévoyait pas qu'elle lui viendrait par ce *memorare* qu'il répétait si souvent. L'abbé Ratisbonne était né et avait vécu comme son frère dans les préceptes abrogés de la loi mosaïque. Il s'est servi, pour le ramener, d'une autre de ses glorieuses conquêtes, de cet éloquent philosophe qui, déjà célèbre au sortir de l'École Normale, a renoncé aux faveurs du monde pour mettre toute sa science, tout son talent, tout son zèle, au service de Jésus crucifié ; ce philosophe renommé, ce prêtre fervent, il est là ; chacun reconnaît dans la foule M. l'abbé Bautin. Et si l'on voulait dire quelles nobles et chrétiennes amitiés ont pu influencer sur ce ferme esprit, si l'on voulait citer des noms connus au ciel, mais qui n'ont ici-bas cherché que l'oubli, il suffirait, Théodore, de désigner la personne qui représente dans l'assemblée vos plus chères affections, et qui par vous et par M. Bautin est en quelque sorte deux fois de la famille spirituelle de Marie-Alphonse. Voyez encore ces humbles filles de Saint-Vincent-de-Paul : c'est à une de leurs sœurs qu'apparut pour la première fois cette Vierge de la médaille miraculeuse qui changea le cœur endurci de l'Israélite, dans la petite église de Saint-André. L'archiconfrérie au très saint et immaculé cœur de Marie avait multiplié ses prières en faveur de celui que Dieu a ramené : le prêtre en cheveux blancs qui assiste le pontife à l'autel est le fondateur et le directeur de l'archiconfrérie. Enfin, le nom vénéré de La Ferronnays est, comme le vôtre, lié dans tous les cœurs au nom de Marie-Alphonse Ratisbonne, et ce nom, partout si noblement porté, brille deux fois ici. Combien on aime à reconnaître, et pour ainsi parler, à toucher de la sorte, dans les événements quelques fils de cette trame merveilleuse que la Providence ourdit incessamment pour le salut et le bonheur des faibles créatures humaines !

Après la bénédiction de la chapelle faite par Mgr. l'archevêque de Paris, dont la présence était un bonheur parmi tant de bonheurs, on a présenté au baptême huit jeunes catéchumènes israélites. Autre souvenir vivement senti, autre source d'allégresse qui s'est ouverte dans toutes les âmes. Monseigneur a versé l'eau sainte sur ces jeunes fronts. Les parrains et marrains étaient de cette élite chrétienne dont la vie appartient aux bonnes œuvres. Heureux enfants, vraiment adoptés devant Dieu, et à qui nul exemple saint ne manquera !

Mgr. l'évêque de Nancy a pris ensuite la parole. De cette voix pénétrée qu'on entendue et qu'on bénie tant de peuples divers, il a commencé dans une allocution, ou plutôt dans une oraison fervente, ces paroles si heureusement choisies : *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et letemur in eâ*. Le cœur si français et si chrétien du vénérable prélat débordait vraiment lorsqu'il rendait grâce à Dieu et à la France. Vous auriez été heureux d'entendre cette glorification catholique de notre nation qui paraît quelquefois si coupable et qui est si souvent et si manifestement bénie.

Enfin, cher Théodore, Monseigneur s'est avancé vers l'autel où pour la première fois allait descendre à sa voix ce Dieu bon que l'évêque de Nancy venait d'appeler magnifiquement le Dieu du Calvaire et de l'Eucharistie. En ce moment les religieuses et les enfants ont chanté en chœur le *Memorare*, et, comme s'il avait fallu que votre voix se fit entendre dans cette fête, la cloche, votre filleule, a tinté lentement. Il m'a semblé qu'elle nous apportait vos prières et qu'elles vous portait les nôtres. Qu'ajouterai-je !... Jugez sur ces quelques mots de nos pensées, de nos émotions, de nos vives actions de grâce durant tout le saint sacrifice, et remerciez Dieu pour nous de ces intimes félicités dont nous ne saurions assez le bénir.

On nous prie de publier la communication suivante, ce que nous faisons volontiers, bien qu'elle soit un peu tardive pour son objet. Elle servira du moins à prouver de nouveau que les sentiments de foi et de confiance en Marie sont bien vivans dans tous les cœurs de nos compatriotes, et que nos campagnes répondent admirablement au zèle que déploie cette ville pour la religion et le culte de Marie.

Les cérémonies de la religion portent un caractère de grandeur et de magnificence tel, qu'on quelque lieu que ce soit qu'on les exerce, elles déploient un air de majesté qui élève l'âme au dessus d'elle-même. Oui, quelque soit

le théâtre de la religion, sous un toit couvert de chaume, au milieu même des forêts, elle fut quelquefois sur le cœur des impressions aussi vives que dans les temples où l'or brille de toute part. Ces impressions, nous les avons éprouvées dans la paroisse de St. Remi à la clôture du mois de Marie. Mais il s'en faut de beaucoup que nous ayons été témoin de ces cérémonies dans ce qu'elles ont de simple; au contraire, nous avons été étonné de voir dans ce village où l'on est loin de remarquer l'opulence de la ville, de voir, dis-je, la décence (si toutefois on ne devrait pas dire la *magnificence*) avec laquelle on célébra l'office divin ce jour-là.

La grande messe fut chantée par M. le curé de la paroisse. Nous avons remarqué un *pain bénit* très riche et magnifiquement orné. Pendant qu'on le portait pour le faire bénir, quatre jeunes vierges, vêtues de blanc, et portant de longs voiles tenaient en mains de riches rubans suspendus au haut du pain bénit qui présentait le coup-d'œil le plus magnifique. La quête fut faite par ces jeunes personnes avec une étiquette tout à fait digne de la ville. Le sermon fut prononcé par le révérend M. Perrault, curé de St. Edouard avec une onction qui fit impression sur les assistans. Après la messe la procession se mit en marche pour se rendre au monument et ce fut là surtout, au pied de cette colonne qui rappelle aux habitans de cette paroisse les souvenirs si chers de leur mission, que le prédicateur adressa aux assistans les paroles les plus touchantes, et l'on pouvait juger de l'impression qu'elles produisirent sur leurs cœurs par celle qui se peignait sur leurs visages. Mais nous omettons les autres détails qui ne manquent pas d'intérêt pour en venir à ce qui releva toute la fête, à ce qui fit l'objet de notre plus grande admiration: nous voulons dire la belle musique de cette solennité. Oh! que de douces sensations nous avons éprouvées! S'il est quelque chose dans les cérémonies de l'église qui parle au cœur, c'est sans contredit le chant. A ces tendres accords l'âme se transporte sur l'aile de la pensée jusque dans le séjour heureux où les anges chantent les louanges du Très-Haut. Toujours nous nous rappellerons cette belle fête. Les voix des dames qui se mêlaient au son des instrumens produisaient une harmonie entraînante. Il est rare de voir dans une campagne un chœur si bien monté. La messe fut chantée en musique et des morceaux à trois et quatre voix, fort difficiles, furent exécutés avec une mesure et une exactitude parfaite.

Il est consolant pour tout homme de bien qui chérit la religion de ses pères, de voir cette même religion prendre un si grand accroissement dans le pays. Quelles autres paroisses à l'exemple de celle sont nous venons de parler témoignent donc une noble ardeur à faire célébrer leurs fêtes avec la pompe qui convient à nos saints mystères; c'est le moyen de nourrir la vertu dans le cœur des fidèles, et rappelons toujours que la religion fait tout le bonheur des états, des villes, des paroisses et des familles.

BULLETIN.

Processions de la Fête-Dieu. — Grand'messe de la St. Jean-Baptiste. — Troubles de Beauharnais. — Incendie au Séminaire de St. Hyacinthe. — Bibliographie.

On sait que c'est aujourd'hui à 2 h. P.M. que s'ouvre le bazar, rue St. Jacques.

Au retour de son voyage de Québec, Mgr. de Montréal se rendit à St. Hyacinthe où il officia à la fête patronale du séminaire et le jour de la Fête-Dieu. De là il vint coucher vendredi à Chambly, d'où il arriva ici samedi matin.

Sa Grandeur est repartie hier matin pour St. Jacques de l'Achigan.

Les processions de la Fête-Dieu ont été faites à la cathédrale et à la paroisse avec une pompe inaccoutumée. Le tems le plus magnifique a favorisé le zèle des fidèles, et nos églises ont pu produire au dehors les richesses et l'or de leurs ornemens brillant d'un nouvel éclat sous un ciel sans nuage. La procession de la cathédrale parcourut un chemin plus long que de coutume, car chacun sollicitait le bonheur de son passage dans la rue qu'il habitait. Ce fut à cette procession que se montrèrent pour la première fois les associés de la tempérance en corps, avec leurs décorations et leurs bannières. Ils marchèrent sur deux lignes immédiatement avant le St. Sacrement, formant comme une escorte d'honneur en dehors des rangs. Leurs médailles reflétant les rayons du soleil, leurs riches bannières, leur corps de musiciens, qui s'essayaient pour la première fois en public, tout contribuait à donner à cette nombreuse association l'aspect le plus imposant. La procession partant de la cathédrale descendit la rue St. Denis, puis se dirigea par la rue *Dorchester* dans la rue *Sanguinet* et se rendit par la rue *Mignonne* à la station de la Providence d'où elle revint à l'église par la rue *St. Catherine*. Les rues étaient partout splendidement ornées: des étendards flottaient presque à toutes les maisons; des arcs de triomphe avaient été dressés de distance en distance: le coup-d'œil était magnifique. On doit en particulier des éloges à M. le Maire et aux Messieurs de la corporation de la cité qui firent niveler des vendredi, plusieurs rues peu pratiquées, et firent arroser dimanche matin tout le trajet que devait parcourir la procession; jamais les rues ne furent si bien préparées. Reconnaissance donc à nos bons concitoyens qui ont montré tant de zèle et d'empressement pour augmenter l'éclat de cette belle fête.

La procession de la paroisse fut, comme de coutume, des plus brillantes. Ces riches ornemens, ce dais tout éclatant d'or et de broderies, ce nombreux clergé, cette escorte militaire, cette musique guerrière, cette foule nombreuse, ces décorations sur son passage, tout se réunissait pour en faire un spectacle majestueux et étonnant même pour ceux dont l'admiration n'était pas inspirée des idées de foi. Cette procession parcourut la rue *Notre-Dame*, fit une station à *Bonsecours* et revint par la rue *St. Paul*. On fit les stations accoutumées à la Congrégation et à l'Hôtel-Dieu.

L'ordre le plus parfait ne cessa de régner durant le cours des deux cérémonies. On avait fait un moment courir le bruit que des protestans se proposaient de causer du scandale en troublant les processions. On avait en effet répandu par toute la ville dans un but évidemment odieux, de petites feuillets contenant l'extrait du *Missionary Record*, dont nous avons parlé il y a quelques jours. Mais le bon sens public et la raison des protestans honnêtes et de bonne foi en firent prompt et bonne justice. Un correspondant du *Herald* prit la peine de réfuter et de condamner cet écrit de quelque ministre fanatique et bigot. Cette démarche de l'intolérance eut justement l'effet contraire à celui qu'elle se proposait. Plusieurs protestans qui eussent laissé passer inaperçue notre magnifique solennité, réveillés par ces provocations insensées, les condamnèrent hautement d'abord et s'empressèrent de contribuer à la décoration des rues et à la pompe de la cérémonie. Nous remercions le *Herald* de s'être montré en cette occasion si juste et si tolérant. Si le *Herald* parlait aussi sagement toujours, nous nous sentirions un grand attrait à publier ses paroles, nous serions heureux d'avoir souvent occasion de lui adresser des félicitations.

Samedi prochain une messe solennelle doit être chantée à l'église paroissiale en l'honneur de St. Jean Baptiste, patron des sociétés canadienne et de tempérance. La quête qui sera faite ce jour-là à la messe servira à acquitter les droits de l'église d'abord, le surplus sera remis à l'Asile de la Providence.

Nous avons promis de donner à nos lecteurs un précis des événemens de Beauharnais. Nous nous empressons de le faire, les prévenant que nous avons puisé nos renseignemens à la meilleure source. Le délai que nous avons mis à relater ces faits nous fut commandé par la prudence et la modération que nous voulons apporter dans une affaire aussi délicate et où tant d'intérêts se trouvent en présence et se combattent. On a jugé, ce nous semble, trop légèrement, trop exclusivement ce qui vient de se passer à Beauharnais. Quelques journaux ont déjà été forcés de condamner ce qu'ils avaient soutenu et d'apprécier contradictoirement les mêmes faits. Ce fut pour ne pas nous exposer à ces contradictions que nous avons attendu quo tout fût dit, que tout fût bien connu sur les troubles que nous déplorons.

Nous devons dire d'abord qu'il y a des torts réels dans les deux parts: maîtres et ouvriers ne sont pas complètement innocens. Voici cependant la cause des désordres. Les Irlandais étaient convenus de travailler de quatre heures et demie du matin à sept heures et demie du soir, moyennant un salaire d'un écu par jour. Le tems du travail semble un peu fort et le salaire peut-être insuffisant au soutien de ces nombreuses familles sans autres ressources dans leurs campemens. N'importe, ils étaient convenus de travailler pour ce prix; on ne leur faisait pas d'injustice. Ils se sont plaints il est vrai qu'on sonnait souvent le commencement du travail avant l'heure et qu'on en reculait la fin frauduleusement; qu'on ne leur permettait pas de fumer de peur de perte de tems, même dans les chantiers en dehors des mines, où le danger du feu et des explosions n'était pas à craindre; mais c'était là des griefs d'une importance secondaire. Ce qui leur parut intolérable le voici: ils avaient contracté avec l'intention de recevoir leur salaire en argent. Par ce moyen ils auraient pu se procurer, même avec le prix convenu, des alimens et d'autres effets à un prix au-dessous de celui des magasins, ou d'une qualité inférieure mais suffisante à leurs besoins. Au lieu de cela, ne recevant pas d'argent, ils étaient forcés de se pourvoir de toutes choses chez les entrepreneurs, au prix et de la qualité qu'il leur plaisait de les fournir. Il est aisé de voir que cette spéculation n'était pas en faveur des ouvriers. Aussi ils reconnurent bientôt qu'ils avaient pris des engagemens intolérables. Travaillant beaucoup plus que les nègres des colonies et ne pouvant avec leur salaire, payé de la sorte, soutenir leurs familles, ils demandèrent qu'on haussât le prix des journées. Ce fut en vain, comme on le pense bien. Ils formèrent alors une coalition pour cesser le travail dans tous les chantiers jusqu'à ce qu'on fit droit à leurs réclamations; et ils entraînent par per-

suasion ou par menaces tous les ouvriers dans la coalition. Les choses demeurèrent ainsi jusqu'au lundi, 12 juin ; ce jour là ils se réunirent au nombre d'environ quinze cents avec le projet bien avoué de visiter successivement les entrepreneurs et d'obtenir d'eux une augmentation de salaire.

Ils remontèrent en conséquence toute la côte, s'arrêtant successivement chez les entrepreneurs, auxquels ils demandaient diminution d'une heure de travail et augmentation de douze sous dans le prix des journées. La plupart des maîtres, soit intimidation, soit persuasion, y consentirent, et leurs réponses furent accueillies par des hurrahs et des cris de joie. L'un d'eux fut même porté en triomphe sur les épaules de ces intrépides agitateurs, aux acclamations de la foule. Il leur offrit une tonne de bière en rafraichissemens ; ils remercièrent et continuèrent leur route. C'est dans cette promenade menaçante et formidable qu'ils arrivèrent chez M. McDonnell, contre lequel ils nourrissaient depuis longtems des mécontentemens, et que ne pouvant ni le rencontrer, ni obtenir satisfaction, ils commirent la déprédation dont on a parlé. Faute immense, irréparable, qui a fourni une trop légitime excuse aux représailles sanglantes exercées contre eux. Là ils forcèrent le magasin, brisant et détruisant tout ; mais il est faux qu'ils le pillèrent à leur profit, ce qui eût été préférable peut-être. Dans un autre endroit, le commis d'un entrepreneur ayant répondu que son patron était absent, et qu'il ne pouvait s'engager à sa place, ils passèrent outre sans rien détruire. Ces démonstrations avaient commencé à neuf ou dix heures du matin, et il était environ deux heures lorsqu'ils arrivèrent au haut de la route, tout fiers et tout joyeux d'avoir si bien réussi. Là se trouvait une station de troupes avec lesquelles ils se confondirent avec une sorte d'intimité réciproque. Les soldats reconnaissaient avec eux la légitimité de leurs plaintes : ni les uns ni les autres ne soupçonnaient qu'une heure après ils devaient s'égorger. Tout semblait donc fini : les soldats se mirent en marche pour redescendre suivant le commandement qui leur en fut fait ; et parmi les travailleurs, les uns demeurèrent en cet endroit qu'ils habitaient ; les autres, précédés d'une cornemuse, suivirent les troupes sans défiance, par le chemin qu'ils avaient parcouru le matin, pour retourner aussi dans leurs campemens. Arrivés à 4 milles de là, ils furent étonnés de trouver subitement les troupes en ordre de bataille, les dragons enfermant un carré d'infanterie. On les somma de s'arrêter, ce qu'ils firent ; puis un magistrat lut le *riot act*, sans qu'ils soupçonnassent la plupart de quoi il s'agissait ; et à peine eût-il terminé qu'on commanda le feu sur le rassemblement, sans le sommer autrement ni lui donner le tems de se disperser. En même tems la cavalerie exécuta une charge sur cette multitude en désordre, qui se précipita partie dans les bois, partie dans la rivière où elle fut pour-vivie. On prétend que les trois premières décharges furent faites à poudre seulement, et que ce ne fut qu'à la quatrième qu'on tira à balles : c'est le secret des troupes. Toujours est-il que deux hommes périrent sur le champ de bataille, trois succombèrent dans la nuit, six furent vus noyés dans les rapides ; on pense que plusieurs blessés durent expirer dans les bois, et qu'un plus grand nombre périt dans le fleuve.

Maintenant faisons une courte appréciation de ces faits. On a dit que les Irlandais étaient armés et offraient aux troupes un danger menaçant. Ils n'avaient aucune espèce d'armes, à moins qu'on ne nomme ainsi des bâtons. Ils étaient d'ailleurs si peu disposés à la résistance à main armée, qu'entourant les troupes de leur masse compacte, ils auraient pu facilement ou les désarmer d'avance, ou après la première décharge, puisqu'elle fut faite à poudre, dit-on, et qu'elle n'avait du ni tuer ni épouvanter personne. On a dit qu'ils avaient volé des armes et d'autres effets aux habitans ; qu'ils avaient pris à un entrepreneur plusieurs barils de poudre. Cela n'est pas plus fondé, et la meilleure preuve c'est que les habitans sympathisaient avec les Irlandais, et qu'ils ne font aucune plainte contre eux ; c'est que ceux qui les accusent d'avoir été si formidablement armés ne disent pas qu'un seul fusil ait été vu dans la main des Irlandais au moment de l'engagement, qu'ils aient tué ou blessé un seul soldat, qu'ils aient même fait aucune résistance significative. On a dit qu'ils organisaient dès le lendemain une éclatante vengeance : le jeudi suivant plusieurs corps d'ouvriers travaillaient à leurs chantiers aux conditions récemment obtenues ; et ils étaient demeurés tranquilles jusqu'à ce moment. On a dit, et ceci est plus grave, que le missionnaire irlandais, avait fomenté les troubles, avait lui-même provoqué une enquête ; un journal publiait vendredi, et un autre répétait samedi que dans le moment même il soulevait les travailleurs, etc. Il y a là autant de

calomnies que de paroles. Ce respectable prêtre à lui-même recommandé sans cesse à ses ouailles la résignation et la patience ; il leur conseillait d'attendre un tems plus opportun pour obtenir justice ; il était loin de prévoir la sanglante issue de leurs plaintes et de leurs troubles ; au moment de la bataille, il était retenu au confessionnal, et il n'apprit ce qui s'était passé que quand il fut appelé pour donner les secours de son ministère aux mourans et aux blessés. Enfin le jour où on l'accusait d'exciter ces Irlandais à la révolte, il était à Montréal où il arriva jeudi. Avant d'accuser ainsi un prêtre digne à tous égards de l'estime et de la considération, il faudrait du moins s'assurer quelque peu de la vérité des faits, et ne pas jeter aussi légèrement l'insulte et la calomnie sur le nom d'un homme d'honneur et d'un honnête homme. Mais c'est une haine de parti qui accuse, ses paroles n'ont rien qui doive surprendre.

Nous avons fait connaître, d'après la conviction que nous a donnée l'étude consciencieuse des faits, notre opinion sur les troubles de Beauharnais. Il y a des torts réciproques : mais où sont les premiers et les plus grands coupables ? Les Irlandais se sont perdus eux-mêmes en violant le domicile et la propriété de ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis ; rien ne saurait justifier de n'avoir pas conservé le calme et la modération, même au milieu de leurs souffrances et de l'irritation causée par les griefs dont ils se plaignent. Mais fallait-il pour cela les tuer en masse longtems après ! Ainsi tout en condamnant leurs excès nous les plaignons sincèrement. Si on nous demande pourquoi nous répondrons que c'est qu'il y a là du sang répandu et qui fume encore ; c'est qu'il y a parmi eux des morts, des blessés, des veuves et des orphelins ; c'est qu'ils se plaignent depuis longtems, et toujours en vain ; c'est qu'ils n'ont point eux de soldats pour obéir à leurs ordres et leur faire la justice qu'ils réclament ; c'est que lorsqu'ils sont poussés au désespoir, lorsque lassés d'attendre quelques-uns plus audacieux et plus coupables commettent des excès, qu'il serait plus sage de prévenir, on n'a qu'un moyen d'y répondre et d'y remédier, des soldats et des coups de fusil. Les maîtres ont la force et la puissance, les serviteurs n'ont que des plaintes ! Voilà pourquoi nous les plaignons, pourquoi nous demandons grâce et miséricorde pour eux.

Il y a évidemment dans ces troubles continus une cause qui devrait plus sérieusement attirer l'attention de l'autorité que les conséquences qu'on punit ou que l'on s'efforce de prévenir. Il faudrait, ce nous semble, autre chose que des soldats et la prison pour ramener la paix au milieu de cette population d'ouvriers. Il serait par trop absurde de penser que ces hommes sont exceptionnels ; qu'ils sont faits de cruauté, de vengeance et de sédition ; qu'ils ont apporté de leur pays les émeutes et le brigandage comme un bagage naturel. Non, ils ne sont pas plus barbares, indisciplinés et séditions que d'autres. Il y a à leur conduite turbulente une cause que l'on ne veut ou que l'on n'ose détruire, c'est évident : ils sont ici ce qu'on les a faits ici. N'importe, on parlera de leur révolte, on les proclamera indomptables, séditions, rebelles, on prendra des mesures pour les soumettre à coups de fusils ; l'opinion publique se préoccupera des phases diverses de ces drames sanglans ; et quand la force aura triomphé de la faiblesse de ces pauvres gens, une rédaction officielle viendra nous dire : Tout est tranquille à Beauharnais ; les mutins sont vaincus ou emprisonnés ; la paix est revenue et l'ordre règne parmi la population ! L'ordre, la paix, quelle moquerie ! Mais pourquoi avaient-ils été troublés, cet ordre et cette paix ? L'avez-vous demandé seulement ? Comment les avez-vous ramenés ; quelles consolations, quels secours, quelle justice êtes-vous venus apporter aux plaintes, aux prières, aux demandes d'hier ? L'ordre et la paix sont rétablis ! Oui, comme ils régnaient sur des ruines après un bombardement ou un incendie. Avez-vous rétabli la justice et recherché les vrais coupables ? Non, il ne s'agit pas de cela, mais de comprimer ceux que des causes étrangères ont poussés à la révolte, mais de faire taire leurs plaintes et leurs murmures. Quant à en ôter la cause et l'occasion, quant à prévenir le renouvellement de ces scènes désolantes, c'est évidemment moins important, n'est-ce pas ? Et voilà encore un des mille effets produits chaque jour par cette industrie nécessairement égoïste, de ce règne de l'argent, la puissance concensée du siècle et qui soumet à sa volonté toutes les autres puissances. Ne dites donc plus que l'ordre est rétabli quand la force et la violence ont triomphé de l'impuissance, et que vous avez mis des spéculations industrielles, à la place de la religion, de la charité et de l'impartiale justice.

Depuis que cet article est écrit nous avons appris qu'une enquête a été

faite sur le lieu même des troubles par le coroner, des magistrats et des officiers. Un seul témoin a été entendu, et on prétendait que son témoignage et celui de tous les autres devaient être regardés comme nuls. Cependant il fut reconnu par les juges de l'enquête que les plaintes et les griefs des travailleurs étaient fondés, car il fut résolu qu'on leur accorderait trois shillings par jour et qu'ils ne travailleraient qu'entre six heures du matin et six heures du soir. C'est plus qu'ils ne demandaient. Nous soumettons cette enquête avec l'introduction du *Herald* au jugement de tous les hommes sensés, justes et de bonne foi. Elle se commente toute seule.

Extrait du Herald du 17.—L'enquête fut close hier au soir, avant que tous les témoignages fussent entendus. Un seul témoin fut entendu du côté des mutins, mais la déposition était si évidemment fautive que le Juré la rejeta unanimement et dit qu'il était satisfait. Il se retira et quelques minutes après rendit le jugement suivant :

« Nous sommes d'opinion que Jean Baptiste Lavolette, dans l'exécution de son devoir comme magistrat, avait droit d'ordonner à l'officier commandant de faire feu avec des cartouches à balle sur une populace au nombre d'plus de mille personnes asssemblées sur le grand chemin de la reine, vis-à-vis l'hôtel de Grant, dans des desseins illégaux. En conséquence William Darvie, Miles Higgins, Thomas McManners, Bernard Gormley, et un homme à nous inconnu ont été tués et c'est pourquoi nous rendons un jugement d'*Homicide justifiable.* »

Dans la nuit de jeudi à vendredi un incendie qui pouvait avoir les suites les plus désastreuses éclata au séminaire de St. Hyacinthe. Son foyer fut découvert dans un des greniers lorsque le feu avait déjà embrasé une partie du toit. On ne put s'en rendre maître qu'en abattant environ quarante pieds de toiture, et en coupant ainsi la communication du feu au reste de l'édifice. Dans le tumulte occasionné par cet accident, bien des objets furent perdus, volés ou détruits. On estime la perte causée par le sinistre à £200 : rien n'était assuré. Cette perte sera vivement sentie par cet établissement pauvre déjà, et chargé de dettes occasionnées par des constructions récentes et indispensables. On espère que la législature viendra à son secours car l'importance de cette belle institution et les services qu'elle a rendus et qu'elle promet mieux que jamais de rendre au pays mériteront sa sympathie et son encouragement.

Ce matin à 3½ heures un incendie éclata dans le faubourg St. Joseph et consuma une partie de la distillerie de M^r. Dunn & Dow.

Nous avons reçu un exemplaire de la troisième livraison des *Lois criminelles anglaises*, par M. J. Cremazie, Ecr. avocat. Cette livraison forme le complément de ce important ouvrage. Elle renferme quatre parties traitant 1^o. des divers offenses et de leurs peines; 2^o. de la procédure criminelle; 3^o. des statuts provinciaux relatifs aux lois pénales; de l'histoire de la suspension de l'*habeas corpus* et des instances faites auprès des tribunaux de cette province pour l'obtention de ce privilège. 4^o. Des devoirs et des droits des juges de paix. Des formules diverses de procédure les plus usitées terminent cette livraison.

Cet important ouvrage mérite l'attention et l'encouragement de tous les hommes qui s'occupent de matières de droit. Il serait à désirer qu'il pût aussi se répandre chez toutes les personnes instruites et capables de l'apprécier, car c'est un cours de droit véritable et pratique. M. Crémazie a réduit le prix de tout l'ouvrage de 30 à 20 schellings. Nous regrettons de n'être pas en état d'apprécier cette œuvre suffisamment n'ayant pas fait pour cela des études spéciales; mais ce que nous en ont dit des hommes compétens suffit pour nous convaincre que l'auteur a rendu un important service aux étudiants en droit et au pays en général en publiant le fruit de son long travail.

M^r. Dollard doit partir vendredi prochain, à bord du *Pocahontas*, pour la rivière du Loup, et de là se rendre par la voie de Madawaska au Nouveau-Brunswick.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—D'après une lettre particulière, le pape, dont l'afflictive sollicitude pour le bonheur de ses sujets, ne redoute ni les fatigues, ni le poids des années, a du partir de Rome le 1^{er} mai pour se rendre dans la délégation de Frosinone, par Valmontone, Anagni, Ferentino; de là Sa Sainteté se dirigera vers Terracine et reviendra à Rome par les Marais Pontins et le territoire de Velletri.

La seule annonce de ce voyage a excité plus vif enthousiasme parmi les populations que le pape devait visiter. On faisait partout de grands prépa-

ratifs pour lui donner les plus éclatants témoignages de la joie que sa présence a fait porter dans tous les cœurs.

—Une lettre de Rome, nous apprend que le marquis et la marquise de Normanby sont dans la ville sainte depuis quelques semaines. Le noble lord a rendu plusieurs visites au Souverain Pontife, qui l'a accueilli avec le plus grande cordialité.

FRANCE.

—A Nantes, le 19 avril, un prêtre, allant porter le viatique à un malade s'est arrêté devant un des postes; les hommes de garde sont sortis, et, sur l'ordre de leur chef, ont mis un genou à terre; puis deux hommes du poste ont escorté le prêtre, comme cela se pratiquait avant la révolution de 1830.

—On sait que la frégate *l'Uranie*, partie le 4 mai de Toulon pour les îles Marquises, y transporte M^r. d'Amathia et ses zélés missionnaires. Une cérémonie pleine d'intérêt a précédé le départ du navire; le *Toulonnais* la raconte en ces termes :

« Le mardi 2 mai, le pieux pontife, accompagné de M. Gourdouan, curé de l'église majeure Sainte-Marie, et de tous les missionnaires, s'est rendu, vers les dix heures du matin, à bord de *l'Uranie*. Un autel élégant avait été dressé sur le pont, sur lequel Sa Grandeur a célébré les saints mystères au bruit des fanfares et au son d'une musique religieuse; la bénédiction avec le Saint-Sacrement a eu lieu à l'issue de la messe. M^r. l'évêque d'Amathia était admirable d'expression religieuse dans ce moment solennel lorsque, tenant entre ses mains celui qui commande aux vents et aux tempêtes, il invoquait la bénédiction du Seigneur sur ses compagnons de voyage.

« Au milieu de l'émotion générale, le curé de Sainte-Marie a adressé au digne prélat une pathétique allocution, où il a exprimé, avec beaucoup d'unction et de grâce, tant en son nom qu'au nom du clergé et des habitants de la ville, la profonde gratitude dont il était pénétré pour les fruits abondants que ce digne évêque missionnaire a obtenus pendant le séjour qu'il a fait à Toulon. M. le curé a formé les vœux les plus touchants pour le brave gouverneur, pour les officiers qui honorent si magnifiquement le nom français, pour tout l'équipage et pour tous les passagers destinés à concourir à cette belle mission.

« Le prélat a remercié M. le curé de Notre-Dame, et, dans une réponse pleine de chaleur et de dignité, il a manifesté les espérances les plus consolantes qu'il a droit de former. En voyant les dispositions bienveillantes qui animent le digne gouverneur, et les officiers de la marine royale qui attirent par leur dévouement les regards de toute la France, il semblait qu'on lisait sur le visage de l'évêque : Ah ! c'est trop de consolation quand on doit partir. L'émotion était générale, et les larmes qui coulaient annonçaient combien elle était profonde.

« M^r. d'Amathia a procédé à la bénédiction du navire : l'équipage a reçu cette bénédiction avec autant de reconnaissance que d'émotion. »

ANGLETERRE.

Conversions au Catholicisme.—Tandis que l'Angleterre revient d'une manière si merveilleuse à la foi de ses pères, l'Allemagne, fatiguée des extravagances de ses illuminés et des folies du Panthéisme, dépouille, comme un vêtement usé, ce protestantisme qui la menait au rationalisme, c'est-à-dire à l'Athéisme déguisé.—Dans le cours des dix dernières années un seul établissement religieux à Vienne, a instruit plus de cinq cents personnes éloignées du catholicisme, et dont la plupart, ont déjà fait leur abjuration. Dans ce nombre se trouvaient environ cent cinquante juifs. Dans la seule année 1840, cinq cent quarante huit personnes appartenant à différentes sectes, se sont converties dans l'étendue des états autrichiens, la Hongrie non comprise. En Hongrie les contradictions auxquelles la religion est exposée, n'empêchent pas qu'il n'y ait eu un grand nombre de conversions remarquables dans le cours de l'année dernière. Au nombre des convertis se trouvent plusieurs ministres protestants, des médecins, et des hommes distingués par leur savoir, entr'autres un juif de Bude, M. Maurice Ujhelyi, homme très érudit, et profondément instruit dans les langues orientales.

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

Exilés Canadiens.—On écrit de Rochester que le nouveau gouverneur du Canada, sir Charles Metcalfe, s'est converti à l'opinion qu'une amnistie totale en faveur des exilés canadiens était une mesure nécessaire, et qu'il a écrit dans ce sens au cabinet de Saint-James. La réponse sera reçue par l'un des prochains steamers, et on annonce que, si elle était négative, sir Charles Metcalfe a déclaré son intention d'user personnellement du droit de grâce en faveur des proscrits qui lui en feraient la demande.

—Le pyroscaphe *l'Unicorn* est parti ce matin pour Pictou avec les malles pour l'Angleterre. Les passagers à bord étaient John Thompson, écuyer, sa dame et deux de ses filles, E. B. Lindsay, Pierre Pelletier, R. Hamilton, écuyers, M. Weatherspoon, N. Bossé, écuyer, juge-commissaire, M. H. Voyer les docteurs Parent et Fargues, et J. G. Clapham, écuyer.

—Nous avons visité dernièrement l'atelier de M. Hardie, peintre d'enseignes et de voitures. On ne peut déployer plus de goût dans l'exécution des divers ouvrages qui sortent de cet atelier. Mais ce qui mérite le plus d'attention c'est une large bannière, peinte sur soie, pour une des sociétés de pompiers. Les dessins, la peinture et la dorure ont été exécutés par M. Olivier Rodier, dont le talent dans ce genre d'ouvrage peut rivaliser avec bien des maîtres. Cependant M. Rodier n'a jamais fait d'apprentissage. Il sa-

vait seulement peindre les voitures, mais son goût et son génie le portèrent à essayer son talent sur des objets plus relevés. Sur cette bannière est une pompe qui paraît dans l'éloignement, Hercule et Minerve sont de chaque côté appuyés sur des colonnes en bronze, plus haut le castor rongant des branches d'érables, avec des devises appropriées au sujet, et de chaque côté sont deux hautes colonnes aussi en bronze qui sont d'un effet charmant. Le dessin et le coloris des deux divinités, emblèmes de la force et de la prudence, sont excellents.

L'exécution de cette bannière fait honneur à M. Rodier, nous l'engageons fort à cultiver son talent.

FRANCE.

Les journaux français nous donnent tous les jours de nouveaux détails sur la sympathie qu'a inspirée dans toute la France l'influence des habitants de la Guadeloupe. Dans tous les diocèses les évêques ont recommandé cette bonne œuvre, et les fidèles ont répondu avec empressement à l'invitation de leurs pasteurs. Ent'autres exemples de charité, celui-ci rapporté par un journal de province, nous a paru mériter d'être mentionné :

Une femme qui paraissait pauvre, à en juger par la simplicité de sa mise, se présente à l'archevêché de Reims quelques jours après la lecture du mandement pour venir au secours de la Guadeloupe. On pensa d'abord que c'était une de ces personnes indigentes qui viennent exposer leurs misères et solliciter des secours. Mais s'adressant à un des ecclésiastiques : — « Notre curé, lui dit-elle, nous a appris qu'il vient d'arriver de grands malheurs dans une île bien loin ; voilà ce que j'ai à remettre pour ces pauvres gens, je vous prie de le recevoir. » C'était trois cents francs, (soixante piastres). Comme on lui fit observer que c'était beaucoup ; « Non, dit-elle, on le peut sans trop se gêner. » Mais au moins ne pourrait-on pas savoir d'où vient cette aumône abondante ? — « Non, cela ferait de la peine à la personne ; elle veut être inconnue ; il suffit qu'elle sache que c'est là un argent que les vers et la rouille ne gâteront point, » et elle se retira. Des informations que l'on a prises, n'ont laissé aucun doute que cette aumône venait de cette pauvre femme elle-même, qui gagnant sa vie par son travail, trouvait moyen d'économiser pour faire des bonnes œuvres ; fidèle au précepte de l'évangile, elle n'avait pas voulu que sa main gauche sût ce que faisait sa main droite.

— On cite les anecdotes suivantes qui se sont passées au Palais-Royal, dans la vente au profit des victimes de la Guadeloupe : D'où viennent ces fleurs ? demande un chaland. — Ce sont des fleurs de Constantin (le fameux faiseur). — De Constantine ? dit l'acheteur qui a mal entendu. — Oui, mais vous paierez le port, dit la spirituelle marchande, et les fleurs de Constantin son payées double.

Il est une foule d'actions honorables qui mériteraient d'être racontées. Nous nous contenterons de citer le fait suivant : Un soldat s'approche humblement de la boutique tenue par Mme. la Comtesse de C..., en disant, d'une voix timide : « qu'il n'avait pas encore donné pour les victimes de la Guadeloupe, et qu'il venait apporter son offrande. » Disant cela, il avisa un petit sachet qui était coté trois francs. Il le prend, puis le remet aussitôt sur l'étagère, ajoutant d'un air à la fois triste et confus : « Oh ! madame, cela est encore trop cher pour moi. » — « Mais vous n'avez pas bien lu, dit Mme. de C., émue, cet objet ne coûte que trois sous, et elle arrache l'étiquette. Le soldat se saisit avec empressement du sachet, en s'écriant : « Quel bonheur ! je puis en donner quatre ! » Et il se retire content. Il a payé sa dette à la Guadeloupe.

— Le *Sémaphore* publie les détails suivans :

« Le 3 avril, à quatre heures du soir, par 35 degrés 42 secondes de la latitude nord et 11 degrés 30 secondes de longitude ouest, le brick français le *Furet*, naviguant à la hauteur des îles Canaries, aperçut un navire qui coulait entre deux eaux ; les mâts de ce navire avaient été emportés par la tempête, et ce qu'on pouvait apercevoir de ce bâtiment, presque en totalité submergé, offrait la surface d'un ponton.

« Sur ce navire, dont l'arrière plongeait en entier dans la mer, huit hommes huit squelettes étaient réunis autour d'un tronçon du mât de misaine, s'abritaient sous un morceau de tente fendillé et voyaient à chaque instant les flots rouler sur leurs corps amaigris par de longues souffrances. Cette carcasse flottante faillit couler bas le brick le *Furet*, qui l'évita par une prompte et habile manœuvre.

« A la vue du *Furet*, les huit cadavres levèrent leurs bras vers le ciel et crièrent : « Un canot, sauvez-nous ! » Sur les huit hommes qui composaient l'équipage du *Furet*, six étaient atteints de la fièvre et retenus sur leurs hamacs par une de ces maladies que donne le climat africain ; mais l'humanité seule fut écoutée, et le capitaine du *Furet* mit sur le champ un canot à l'eau et parvint à faire conduire à son bord les malheureux naufragés.

« Depuis quarante-six jours, ils étaient dans la douloureuse position à laquelle on venait de les arracher ; leur navire était le *Thunder*, parti de Portland (Etat-Unis) avec un chargement de planches pour Madère. Une furieuse tempête l'avait assailli, le 16 février, par 35 degrés de latitude nord et 30 degrés de longitude ouest ; la mer avait mis ce navire dans le plus pitoyable état ; la batterie, la chaloupe, le canot, la cuisine emportés par les vagues, les mâts brisés, n'avaient plus laissé à l'équipage qu'un squelette de navire, où la mer pénétrait de manière à leur ôter, à chaque instant, tout espoir de salut.

« Par un bonheur insperé, l'avant de ce bâtiment désemparé leur avait offert un étroit espace où l'eau ne leur arrivait qu'à mi-corps. Ainsi groupés autour d'un reste de mât, les pieds dans l'eau, enveloppés par les vagues dont

l'agitation ne cessa que peu à peu, ils voyaient se creuser autour d'eux la vaste tombe où ils se croyaient sur le point de descendre.

« Ils passèrent deux jours sans prendre aucune nourriture, et à tous les dangers dont ils étaient menacés, venait se joindre l'atroce agonie de la faim. Un matelot se dévoua pour le salut de ses camarades, plongea dans la cale et en rapporta deux barils de viande salée. Ces malheureux purent ajouter à cette nourriture, celle des poissons qu'ils parvenaient à prendre au moyen d'un clou tordu, et qu'ils mangeaient crus. Pour boire, ils ramassaient l'eau de la pluie, que le ciel leur envoyait de tems en tems.

« Lorsqu'ils éprouvaient le besoin de dormir, ils s'étendaient dans l'eau qui recouvrait les planches de l'arrière, après s'être lié les mains au tronçon de mât, de peur d'être balayés, pendant leur triste sommeil, par les vagues. C'est ainsi qu'ils ont vécu pendant quarante-six jours.

« Enfin, ils rencontrèrent le *Furet*, dont l'agitation de la mer semblait vouloir les éloigner, en ballottant le canot dans lequel ils étaient péniblement descendus. Ils furent rendus à bord de leur navire sauveur, à cinq heures du soir ; leur maigreur excessive, la souffrance dont leurs traits étaient empreints, excitèrent vivement la compassion de l'équipage du *Furet* ; le capitaine Collin leur distribua des vêtements, leur fit servir du bouillon et eut soin qu'ils fussent chaudement couchés. On s'aperçut que le scorbut leur avait tous atteints ; sur leurs bras et sur leurs jambes, s'étaient des plaies saignantes.

« Ces huit hommes furent conduits à Gibraltar où tous les soins que réclamaient leur état de maladie et leur exténuation, ont pu leur être donnés. »

INDÉS.

Le *Canton Register* du 20 février publie la relation de l'exécution terrible par laquelle s'est terminée la révolte du 3e. régiment de ligne en garnison à Manille :

« Le 5 février, 80 rebelles furent condamnés à mort comme traîtres. Le 9, on en fusilla 41, les autres le 11 courant : chaque jour à 7 heures du matin. La veille de l'exécution, ces condamnés avaient été emprisonnés dans des bâtimens situés près du polygone de l'artillerie. Leur confesseur était auprès d'eux, et les hommes qui étaient chargés de les fusiller étaient préposés à leur surveillance. A 6½ heures du matin, on leur ôta les menottes ; on leur liait les bras, puis on les faisait marcher entre deux files de soldats vers le polygone, où se trouvaient 3000 hommes de troupe formant les trois côtés d'un carré. A leur arrivée, un officier déclarait hautement aux troupes qu'on fusillerait sur-le-champ quiconque oserait demander la grâce des criminels. Le reste du régiment auquel appartenait les condamnés formait le fond du carré. Derrière eux était posé un corps de cavalerie devant lequel on conduisait ces malheureux pour entendre leur sentence, puis on les plaçait sur une ligne, en face du côté ouvert du carré, à genoux, vis à vis une petite hauteur. Les soldats se plaçaient derrière eux. Dès qu'ils avaient enlevé la baïonnette du fusil, le prêtre disait que l'heure fatale était venue ; puis, à un signal donné, les condamnés tombaient simultanément comme un pan de mur. Quelques-uns d'entre eux poussaient encore des gémissemens sur le terrain ; mais on n'entendait aucun bruit, sinon l'ordre de recharger les armes. L'agonie de ces infortunés se prolongeait ; les troupes faisaient un feu roulant ; chaque soldat recevait alors l'ordre de tirer sur le condamné, qui se trouvait devant lui. La même scène eut lieu le 11. Ce jour-là, le sergent qui avait embauché les rebelles a été étranglé sur le polygone ; puis on lui a coupé la main droite. Après l'exécution, les régimens ont défilé, musique en tête, et sont retournés dans leurs quartiers. »

A la date des nouvelles qui précèdent, une corvette française de 30 canons, l'*Héroïne*, qui venait de quitter Bourbon, était arrivée à Manille.

Extraits du *Courrier des Etats-Unis*.

CHINE.—Le cinq est arrivé de Macao en 92 jours, le navire *Natchez*, capitaine Waterman. C'est la plus rapide traversée qui ait jamais été faite entre la Chine et les Etats-Unis. Jusqu'ici la palme était restée au *Sabina* qui, il y a sept ou huit ans, fit le même voyage en 95 jours.

D'ailleurs, la nouvelle la plus intéressante apportée par le *Natchez* est celle de son beau triomphe. Les journaux de Canton, qui vont jusqu'au 21 février, et sont de quelques jours plus récents que ceux venus par l'Angleterre, ne contiennent aucun fait qui mérite d'être rapporté. On était cependant dans l'attente de quelques événemens. A Canton, les étrangers étaient tous les jours sur le *qui vive*, par suite de rumeurs et même de symptômes qui présageaient le renouvellement prochain des troubles qui, au mois de décembre, ont livré cette ville en proie au désordre et à la destruction. L'alarme n'était pas la moins vive au nord du Céleste Empire, s'il faut en croire l'extrait suivant d'une lettre écrite par un officier anglais et datée de Chusan, 9 février.

« Nous sommes sans nouvelles ici, si ce n'est que l'empereur se prépare, dit-on, très sérieusement pour la guerre, qui pourtant, il faut l'espérer, ne recommencera pas. Cette rumeur nous vient des Chinois, et il faut s'en défier. Les apparences sont d'ailleurs peu rassurantes. La plus vive agitation règne parmi nous. »

Le plénipotentiaire anglais, sir H. Pottinger, semble vouloir mettre un terme à la fortanterie et aux airs de supériorité dont le gouvernement chinois est coutumier dans ses actes diplomatiques. Le commissaire Elepoo s'étant servi de termes qui plaçaient son auguste maître infiniement au-dessus des royautes barbares, sir H. Pottinger lui signifia qu'il eut à renoncer à ce ridicule amour-propre, si peu justifié par les circonstances, en déclarant

que la reine d'Angleterre ne reconnaissait au monde d'autre supérieur que Dieu. Il le pria de transmettre cette leçon à Sa Majesté, le fils de la lune. Comment celui-ci la prendra-t-il ?

NOUVELLES IMPORTANTES DE CAMPÊCHE.—Par la goëlette Rosario, arrivée le 27 mai à la Nouvelle-Orléans, nous avons reçu d'importantes nouvelles de Campêche. Nous donnons les détails de l'engagement qui a eu lieu le 11 au matin, entre les forces navales du Texas et celles du Mexique.

Brick de guerre texien, Wharton.

En dehors de Campêche, 17 mai 1813.

Hier matin, à 4 heures, nous avons eu un autre engagement avec l'escadre mexicaine. La brise commençant à se lever, nous partîmes de conserve ; mais, comme d'ordinaire, les bâtimens à vapeur mexicains se dirigèrent vers la pleine mer, avant que nous ne pussions les ranger. Ayant escorté leurs bâtimens à voile à plusieurs milles, ils firent volte-face vers nous ; il était alors 10 heures, la brise était morte, et nous vîmes qu'ils se préparaient à nous livrer combat. Mouillés comme nous l'étions, en caline plat, à 11 heures, notre brave commodore donna le signal d'attaquer l'ennemi, qui se trouvait alors à un mille et demi au vent à nous, ou plutôt au large de nous. Nous répondîmes sur le champ à l'appel, et fîmes feu de notre pièce à coulisses, sur le bâtiment à vapeur le *Guadalupe*, pendant que le commodore engageait l'action avec le *Montezuma*.

Pendant deux heures, l'engagement fut animé ; nous ne changions presque pas de position, et les bateaux à vapeur se hâtaient au large pour réparer leurs avaries ou essayaient probablement de se mettre hors de la portée de notre feu ; mais comme ils ne tardaient pas à revirer sur nous, je crois que leur but était de réparer des avaries. Dans l'une de ces occasions, quand le *Montezuma*, après avoir reçu toute la bordée du commodore, se retirait et prenait le large, le commodore, se trouvant à portée du *Guadalupe*, ouvrit son feu sur lui, et, du premier coup, abattit la flamme de signal. La brise de mer s'étant levée, l'engagement redevint général, le commodore combattant le *Montezuma*, et notre brick le *Guadalupe*.

L'action alors devint, comme le soleil, très ardente ; la mitraille, à l'entour de nous, volait dans toutes les directions ; mais aucun projectile n'eut le moindre effet, tandis que notre feu, j'en suis sûr, a dû leur causer des dommages immenses. Nous n'avons pas été à même de les constater avec certitude, mais tout le monde à bord est d'opinion que nous avons endommagé matériellement la machine du *Guadalupe*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le bateau mexicain est resté longtemps enveloppé et caché par la vapeur et qu'ensuite on l'a vu naviguer avec une seule de ses palettes. A une heure et demi environ après midi, l'attention des bateaux à vapeur sembla se diriger vers le commodore, et rarement ils daignaient nous accorder une bordée, quoique nos deux navires ouvrissent sur eux un feu serré. A 2 heures, un de nos matelots fut mis en morceaux, par la pièce qu'il servait. Il enfonça la gargousse, et le capitaine de pièce, ne le voyant point à la gueule du canon, fit feu, et le mit en lambeaux.

Depuis lors jusqu'à 3 heures, l'action devint générale et très animée. Le commodore a reçu plusieurs boulets dans sa coque et ses parois. A trois heures, les bateaux à vapeur ont gagné le large et le commodore ayant reçu un boulet dans sa coque, à fleur d'eau, ce boulet ouvrit une large voie d'eau qui força le commodore à se diriger vers le mouillage. Il nous fit signal alors de cesser le combat. Nous saluâmes le *Guadalupe* d'une bordée d'adieu et nous suivîmes le sillage du commodore. A quatre heures nous mouillâmes en rade de Campêche, et là nous apprîmes que la corvette avait reçu quinze boulets qui l'avaient labourée dans tous les sens ; et chose miraculeuse, elle n'avait perdu aucune de ses vergues. Elle avait eu deux hommes tués et vingt-cinq blessés ; parmi ces derniers se trouvent le lieutenant Wilburn et l'aspirant Bryant. Plusieurs amputations ont déjà eu lieu, et c'est vraiment pitié, car jamais plus brave et meilleur équipage ne s'est rencontré.

Avec bien de la répugnance nous nous sommes éloignés du lieu du combat ; mais la cambuse de la corvette avait déjà vingt-cinq pouces d'eau, et comme il n'y avait pas de poudre, il était inutile de servir de cible à l'ennemi. Les mexicains semblaient très satisfaits de voir cette journée finie, car ils n'essayèrent même pas de prolonger l'engagement. La perte de leur côté a dû être très grande, car au commencement de l'action leurs ponts étaient remplis d'hommes. Je crois fermement que si le combat eût duré une heure de plus, et que nous eussions pu les ranger d'un peu plus près, nous les aurions capturés.

Vous trouverez sans doute étonnant que je ne vous aie rien dit encore des chaloupes canonnières. J'aurais commencé hier à vous écrire, que je n'aurais pu vous mentionner rien autre chose que leur lâcheté ! mais aujourd'hui, que je suis plus froid, mon mépris pour leur conduite est tel que je ne veux pas en parler. Ces chaloupes canonnières se composent de deux goëlettes à huniers, et de quatre beaux sloops, chacun d'eux portant deux couplevines de 24—les meilleures pièces dont on puisse se servir.—Notre commodore leur fit signal de prendre leur poste et d'attaquer l'ennemi ; mais au lieu d'exécuter cette manœuvre, elles rebroussèrent chemin et ne s'aventurèrent jamais à moins de trois milles de distance de l'ennemi.

Tandis que, si elles étaient bravement venues au combat, leur dimension les eût protégées et leurs longues couplevines eussent mis l'ennemi dans un tel désordre que nous nous en fussions, en peu de temps, rendus maîtres. Le capitaine Boylan ou plutôt le commodore Boyton, s'est montré d'une lâcheté infernale et s'est fait exécuter et mépriser de tous ceux qui ont vu sa conduite.

Les murailles et les églises de Campêcho étaient couronnées de peuple à notre retour, et tous les mouchoirs s'agitaient pour saluer les Texiens.

Ce matin à 5 heures, un chaud engagement a eu lieu, à terre, entre les Campêchanos et les Centralistes. Des faubourgs de Campêcho et de la partie occidentale des murs en dehors dont ils sont maîtres, les Centralistes ont ouvert le feu auquel du haut des murs on répondait sans interruption. Des hauteurs en dehors de Campêche, les Mexicains canonnaient également.

Vendredi soir, 19 mai.

Depuis deux jours et deux nuits, les troupes de terre sont engagées. La perte des Centralistes est très grande ; les Yucatèques n'ont perdu que 10 hommes.

Dans notre section du 17, le *Guadalupe* a eu 42 hommes tués, et j'ignore le nombre de ses blessés. La perte du *Montezuma* est la même.

Nous apprenons verbalement que, le lendemain, le commodore Moore avait réparé ses avaries, et qu'il se préparait à reprendre la mer et à renouveler l'engagement.

Le commodore Moore a chassé la flotte mexicaine à vingt milles, et à son retour à Campêche, il a bombardé et détruit les fortifications élevées par les mexicains, en dehors de la ville, et les dommages occasionnés à la ville sont considérables. La victoire ne paraît appartenir à aucun des combattans, bien qu'il y ait eu de grands dommages des deux côtés. On remarquera, toutefois, que les faits que nous publions ne sont relatés que par les Texiens, et qu'ils ne se donneront aucun désavantage.

Courrier de la Louisiane du 17 mai.

INSURRECTION A CUBA.—Le steamer *Alabama*, capitaine Windle de la Havane, nous a apporté des liasses du *Diario* et du *Noticiero y Lucero* jusqu'au 23 inclusivement ; mais elles ne contiennent absolument rien que des nouvelles d'Europe reçues par le steamer *Tuy* de la compagnie des Indes Occidentales. Ces nouvelles sont d'une date antérieure à celles que nous avons reçues par la voie du Nord.

Des lettres et des passagers venus par la même voie fournissent des détails importants que nous donnons ici.

La veille du départ de l'*Alabama*, un exprès arrivé à la Havane y a apporté la nouvelle qu'un seconde insurrection de nègres a éclaté au sud de l'île, dans le voisinage de Santiago. Selon ce rapport, cette insurrection est plus étendue et mieux concertée et surtout plus meurtrière que celle qui a eu lieu dernièrement à Cardenas. Nombre d'habitans avec leurs familles ont été massacrés par cette horde de brigands déchaînés, qui a ravagé tout le pays environnant.

L'effet produit par cette nouvelle, aussi bien que par les détails obtenus sur les meurtres et les ravages commis par les révoltés et sur l'étendue des ramifications de cette insurrection, a été tel que le général Ulloa, qui commande le port de la Havane a expédié immédiatement sur les lieux un navire de guerre à vapeur, et en même temps il a donné l'ordre à une frégate, deux bricks de guerre et un autre steamer de se tenir prêts à partir sans délai avec des troupes. Tous ces navires devaient sortir de la Havane mercredi. Le général Ulloa commandera en personne cette expédition. Le prochain arrive nous donnera des détails plus circonstanciés et plus récents qui ne peuvent manquer d'être d'un haut intérêt.

La fièvre jaune a commencé ses ravages à la Havane avec l'hivernage. Des torrens de pluie avaient inondé la ville quelques jours avant le départ du steamer.

Idem.

—Nous avons fait l'autre jour allusion à l'agitation qu'ont soulevée, en faveur de l'Irlande, les dernières nouvelles reçues d'Angleterre. Ce mouvement, parti de New-York, menace de se propager et de s'agrandir sur toute la surface des Etats-Unis, surtout dans le nord et l'ouest, où se trouvent en si grand nombre les émigrés irlandais qu'a faits s'expatrier la tyrannie britannique. C'est là une manifestation qui, au premier abord, pourrait n'être prise que pour un de ces élans de colère qui surgissent au cœur des exilés, lorsque se réveille ainsi en eux le souvenir des maux dont ils ont été victimes ; l'on pourrait croire que si la susceptibilité anglaise a le droit de s'irriter de ces anathèmes et de ces menaces qui lui sont jetés de par-delà l'Atlantique, elle a cependant peu sujet de s'en alarmer, puisque les anathèmes et les menaces que les pauvres Irlandais eux-mêmes hurlent depuis si longtemps aux oreilles de la royauté et de l'aristocratie anglaises, sont demeurés jusqu'ici impuissans. Et certes, nous sommes nous-mêmes fort loin de penser que toutes les déclamations dont retentit depuis quelques jours le forum américain auront pour effet de hâter d'un seul jour, directement du moins, la rupture du lien de servage qui rattache l'Irlande à l'Angleterre. Mais il se révèle, au sein de l'agitation irlando-américaine, quelques symptômes qu'il est important de constater, parce qu'ils pourraient avoir de graves résultats, non-seulement sur les relations internationales de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, mais aussi sur la politique intérieure de ce dernier pays. Ces symptômes, nous nous bornerons à les signaler aujourd'hui, nous réservant d'attendre qu'ils se soient développés pour en apprécier la portée et les conséquences.

Au meeting qui a eu lieu mardi dernier, il a été donné, par le président, lecture de la lettre de change suivante au bas de laquelle se trouve un nom qui est une garantie suffisante de la sincérité de l'étrange engagement que contient cette lettre. La voici :

« Dans le cas où sir Robert Peel accomplirait sa menace d'envoyer des troupes en Irlande pour étouffer le mouvement de l'union avec les

bayonnettes, jé m'engage à payer sur demande la somme de mille dollars pour aider à l'organisation d'une armée de 20,000 hommes qui envahirait le Canada.

"New-York, 6 juin 1843.

"JOHN MULLEN."

La lecture de ce billet fut accueillie avec le plus bruyant enthousiasme, la salle de Washington Hall fut ébranlée pendant dix minutes par les trépignemens de pieds et les hurrahs; puis, lorsque le président put reprendre la parole, il paya un éloquent tribut d'éloges au libéral patriotisme de M. Mullen; et déclara en terminant qu'il se faisait fort de trouver, au sein de l'assemblée qui l'écoutait, cent personnes prêtes à déposer chacune une pareille somme de mille dollars. Et des acclamations d'assentiment s'élevèrent de toutes parts. Probablement, M. Casserly, le président du meeting, aurait été fort embarrassé, s'il lui avait fallu passer la revue de son auditoire et le décimer pour choisir les cent donateurs de mille dollars. Par les hard times qui courent, le hasard ne réunit pas dans une même enceinte cent bourses aussi bien garnies et aussi généreuses que celle de M. Mullen. Mais si un pareil triage était impossible dans Washington Hall, il serait très possible aux Etats-Unis. D'ailleurs, les cent mille dollars promis par M. Casserly pourraient s'obtenir en détail sinon en gros, et déjà, comme nous le disions samedi, il s'est fait de nombreuses souscriptions au bénéfice de la révolution irlandaise. Si nous sommes bien informés, dès le lendemain du premier meeting, une somme de mille livres sterling partait de New-York pour Dublin, et devait être suivie d'offrandes bien autrement importantes. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'argent et les hommes ne manqueraient pas, aux Etats-Unis, pour réaliser les menaces dont M. Mullen s'est fait l'interprète, en indiquant les vrais moyens d'exécution; car si la Grande Bretagne est, en Irlande, invulnérable aux coups partis des Etats-Unis, elle est en revanche très vulnérable au Canada.

Ce qui rend plus graves les manifestations des émigrés irlandais, c'est l'empressement et l'ardeur avec lesquels s'y associent les Américains et notamment les chefs influens des deux partis whig et démocrate. Ces sympathisateurs, nous n'avons pas besoin de le dire, ne se préoccupent guère de la servitude et de la misère de l'Irlande. Sous le voile fort transparent de leur sympathie, il est facile d'entrevoir l'égoïsme qui est le vrai mobile de leur conduite. Ce que veulent ces meneurs politiques, ce n'est point la délivrance nationale des Irlandais qui sont esclaves là-bas, mais bien la séduction électorale des Irlandais qui sont libres ici. C'est que ceux-ci se trouvent en si grand nombre au sein de la population, qu'ils peuvent, à leur gré, donner la victoire à l'un ou l'autre parti, suivant qu'il leur plaît de passer en masse dans l'un ou l'autre camp. Et c'est à ce puissant auxiliaire que les démocrates ont dû jusqu'ici tous leurs triomphes et les whigs toutes leurs défaites. Aussi, il faut voir comme ils sont, les uns et les autres, également jaloux de conquérir les faveurs de cette fraction prépondérante du grand corps électoral. Pour cela ils s'adressent à toutes les passions bonnes et mauvaises de ces excellens Irlandais: à leur soif du whiskey, à leur fanatisme catholique, à leur amour de la patrie qu'ils ont quittée, à leur haine du joug anglais qu'ils ont secoué.

La journée d'hier a été pour les agitateurs une occasion solennelle de se montrer et de se compter au grand jour, et aussi de faire acte de cette influence qu'ils exercent par leur nombre non seulement sur les chefs politiques, mais même sur les corps constitués de ce pays. Les membres de l'association qui a pour but avoué de contribuer de tout son pouvoir à l'affranchissement de l'Irlande, et dont le nombre ne s'élève pas à moins de huit ou dix mille, ayant demandé au comité de la municipalité, chargé d'organiser la réception présidentielle, le privilège de marcher au premier rang des diverses sociétés qui ont figuré dans la procession, cette faveur leur a été accordée. Nous serions même fort surpris, si au nombre des harangues qu'a eu à subir hier le président, il ne fallait pas compter celle du chef de l'association, qui, en allant serrer la main du illustre touriste, n'aura pas manqué d'essayer d'appeler sur la cause dont il est le missionnaire le patronage présidentiel. Et il aura fallu à M. Tyler tout le tact et le bonheur de réplique que lui accordent ses adversaires eux-mêmes, pour écarter, sans la heurter, une question que sa position lui permettait difficilement d'aborder sans froisser une portion considérable de la population dont il recevait l'hospitalité, du corps électoral dont il ambitionne les votes, ou sans provoquer le juste ressentiment de l'Angleterre vis-à-vis de laquelle il représente l'Union américaine dont il doit garantir la neutralité.

Constatons, en terminant que dans un des derniers meetings de l'agitation irlando-américaine, il a été fait d'énergiques appels à la France dont le nom a été salué d'enthousiastes hurrahs. On a même adopté une résolution en vertu de laquelle il sera rédigé une adresse au peuple français pour l'inviter à se joindre au grand mouvement abolitionniste de l'esclavage irlandais. On en appellera aussi spécialement à la presse française pour qu'elle prête son puissant levier à l'accomplissement de cette œuvre sainte. Lorsque cette adresse nous sera communiquée, nous en reparlerons. *Courr. des E-U.*

M. DE WODENBLOCK.

HISTOIRE MERVEILLEUSE.

Tous ceux qui ont visité la ville de Rotterdam, ne peuvent manquer de se rappeler une maison à deux étages, située au milieu du fanbourg, bordé par le canal qui conduit à la Haye et à Leyde, qu'on aura dû leur faire remarquer comme l'ancienne demeure d'un des ouvriers les plus habiles qu'ait pro-

duits la Hollande. L'industrie de cet ouvrier consistait à fabriquer des instrumens de chirurgie, et il excellait, en outre, dans les ouvrages de mécanique. Personne mieux que lui ne s'entendait à réparer les injures de l'âge ou la difformité de la nature. Un homme du monde avait-il l'épaule ou une hanche plus haute que l'autre? en un instant son habileté rétablissait le niveau. Mais la brillante réputation dont maître Tumingvort jouissait dans toute la Hollande, provenait particulièrement de l'art merveilleux avec lequel il fabriquait des jambes de bois ou de liège; et véritablement les membres artificiels sortaient des mains de cet habile ouvrier avaient tant de grâce, de fini, de délicatesse, qu'en les voyant, chacun était tenté de se demander si, tout bien calculé, au lieu de traîner avec soi un pied tout couvert de cors et de durillons, ou une jambe en chair et en os enflée par la goutte, il n'était pas préférable de se servir d'une de ces jambes de bois ou de liège.

Un matin que maître Tumingvort achevait de polir un coude-pied destiné à un riche personnage, il vit entrer dans son atelier un domestique, qui lui pria de se rendre immédiatement chez M. de Wodenblock, son maître. M. de Wodenblock était un des banquiers les plus opulens de Rotterdam. Tumingvort se couvrit aussitôt le chef de sa meilleure perruque, prit son chapeau à trois cornes et sa canne à pomme d'argent, et se dirigea vers la demeure du riche négociant.

M. de Wodenblock devait son opulence à lui seul; et, comme rien au monde ne lui était plus cher que sa personne, il n'entendait partager avec qui que ce fût le fruit de ses longs travaux. Quelques jours avant la visite de maître Tumingvort, un de ses cousins avait poussé l'insolence jusqu'à venir lui demander des secours; rarement M. de Wodenblock traitait cérémonieusement ceux de ses parens que la fortune n'avait pas favorisés; et il avait mis ce cousin à la porte avec dureté. Malheureusement pour lui, en lançant au pauvre diable un *ad posteriori* pour lui faire descendre plus vite les marches de l'escalier, le poids de son corps l'avait entraîné en avant, et il avait roulé jusqu'en bas des degrés. Etourdi par sa chute, il se crut mort un moment; mais revenant à lui, il vit que son accident se bornait à la fracture de la jambe droite et de trois dents.

D'abord, l'idée lui vint de poursuivre son cousin devant les tribunaux comme coupable d'une tentative de meurtre, avec préméditation, sur sa personne; mais, comme il était naturellement bon, généreux et charitable, il se contenta de le faire incarcérer pour dettes.

Par les soins d'un dentiste, les trois dents jaunes et usées que M. de Wodenblock s'était cassées en tombant, furent remplacées par trois dents bien saines et bien blanches. Quant à la jambe cassée, le plus célèbre chirurgien de Rotterdam fut chargé de la remettre. Ce chirurgien, après avoir examiné la fracture, jugea l'amputation nécessaire. Depuis l'âge de quatorze mois, M. de Wodenblock avait l'habitude de marcher quand l'envie lui en prenait; de plus, le mouvement d'un chaise à porteur produisait sur lui un effet analogue à celui de quelques grains d'émétique ou de mal de mer; enfin, il avait peut-être la faiblesse de tenir au moyen naturel que la Providence a donné aux hommes pour se transporter d'un lieu à un autre, et tous ces motifs réunis l'avaient déterminé à envoyer chercher maître Tumingvort, pour lui commander une jambe artificielle en remplacement de celle qu'il tenait de ses père et mère, et qu'un accident lui avait ravie d'une manière si cruelle.

L'artiste entra d'un air modeste dans l'appartement. M. de Wodenblock, couché sur un lit, avait la jambe gauche étendue de toute sa longueur; l'absence de la droite était dissimulée par un riche couvre-pied.

"Tumingvort, dit-il, vous avez entendu parler de mon accident, car il a répandu la consternation dans tout Rotterdam..... Mais ne nous arrêtons pas sur ce triste sujet. Ce que je veux de vous, c'est que vous me fabriquiez une jambe, et la jambe la plus parfaite que vous ayez jamais faite."

Tumingvort s'inclina profondément.

"Peu m'importe le prix."

Tumingvort s'inclina plus bas encore.

"Pourvu que cette jambe surpasse tout ce que vous avez fait de mieux jusqu'à présent. Vos échasses de bois ne me plaisent point, je veux une jambe de liège, légère, élastique, et dont les ressorts l'emportent en nombre et en perfection sur ceux de la meilleure montre de Genève. Je ne connais rien à votre art; je ne puis, par conséquent, m'expliquer d'une manière plus précise; mais tout, ce que je sais, c'est qu'il me faut une jambe au moins aussi bonne que celle que j'avais. Vous pouvez très-bien faire ce que je désire. Mettez-vous donc à l'ouvrage; si vous réussissez, vous n'aurez qu'à vous présenter chez moi, et je vous ferai payer sur le champ cent ducats."

Tumingvort s'inclina profondément de nouveau. Il assura M. de Wodenblock que le désir de lui être agréable lui ferait faire tous ses efforts pour surpasser, dans cette circonstance, les ouvrages les plus parfaits de l'industrie humaine. Il lui promit de lui livrer, sous dix jours, une jambe qui laisserait bien loin derrière elle les jambes les mieux faites et les plus agiles que la nature eût jamais données à un mortel.

De la part de maître Tumingvort, cet engagement n'était point une vaine jactance; car à l'habileté matérielle qu'exigeait son art, le mécanicien hollandais joignait une haute et profonde connaissance des lois de la statique, et de la dynamique. Depuis longues années il travaillait à découvrir un secret qui, avant lui, avait été l'objet des recherches des plus puissans génies; ce secret, il pensait l'avoir découvert le matin même du jour où M. de Wodenblock l'avait fait demander. De même que tous ceux qui, comme lui, s'oc-

cupaient de la fabrication des jambes artificielles; il n'ignorait pas que, pour arriver à la perfection, la plus grande difficulté à vaincre était de faire entrer dans la composition d'une jambe de bois ou de liège des ressorts représentant les articulations naturelles, qui pussent remplacer convenablement l'admirable mécanisme du genou et du coude-pied, et obéir à la volonté. Tumingvort croyait avoir trouvé les moyens de surmonter cette difficulté, et il résolut d'appliquer sa merveilleuse découverte à la jambe destinée à M. de Wodenblock.

Le soir du sixième jour, Tumingvort se présenta devant M. de Wodenblock qui l'attendait avec impatience; il avait sous le bras la jambe merveilleuse, soigneusement emballée. Au moment où, débarrassée des enveloppes qui la cachaient aux yeux, elle parut au grand jour, un sentiment d'orgueil brilla dans les regards de l'artiste. Il passa plusieurs heures à détailler, à expliquer au joyeux Wodenblock les améliorations qu'il avait fait subir au mécanisme intérieur. Toute la soirée fut employée à raisonner sur l'action des ressorts et le jeu des rouages, et quand le moment de se retirer fut venu, M. de Wodenblock, émerveillé, sollicita vivement l'artiste de passer près de lui le reste de la nuit. Tumingvort se rendit d'autant plus volontiers aux instances de son hôte, qu'il était bien aise d'assister, le lendemain matin, à l'essai qui serait fait de la jambe merveilleuse, et de s'assurer de la manière dont elle remplirait ses importantes fonctions.

En effet, le lendemain matin, toutes les dispositions préliminaires ayant été faites, M. de Wodenblock sortit de la maison et se mit à marcher dans la rue, tout émerveillé de lui-même, et rendant des actions de grâces au génie de l'ouvrier qui lui avait fabriqué une jambe si parfaite: les passans en exprimaient hautement leur admiration. On ne remarquait ni raideur, ni gêne, ni hésitation dans la démarche du négociant, et le jeu des articulations artificielles de sa jambe remplaçait, à s'y méprendre, celui des muscles et des nerfs. Personne ne se serait avisé de soupçonner une jambe factice sous l'ample haut de-chausses du Hollandais; et, sans le léger tremblement produit par le rapide mouvement d'une vingtaine de petites roues tournant avec célérité dans l'intérieur de la jambe, et le sifflet qu'elles faisaient entendre, M. de Wodenblock lui-même aurait certainement oublié que sa personne physique n'était pas aussi complète que le jour où il avait eu l'imprudence de faire usage de son pied pour adresser un gracieux adieu à son cousin.

Dans le transport de sa joie, il continua de marcher jusqu'à ce qu'il arrivât devant la maison de ville. Là, il aperçut, devant la façade, au pied du grand escalier, un de ses anciens amis, M. Vanoutern. Il accéléra le pas pour aller lui souhaiter le bonjour; tous deux, quoique éloignés encore l'un de l'autre, se tendaient déjà amicalement la main; mais, au moment où M. de Wodenblock arriva près de M. Vanoutern, celui-ci fut bien étonné de le voir passer rapidement sans s'arrêter, même pour lui demander comment il se portait. M. de Wodenblock n'avait pas eu l'intention de se conduire malhonnêtement envers son ancien ami; mais il s'aperçut, avec le plus grand étonnement, que les mouvemens et la direction de sa jambe n'étaient plus d'accord avec sa volonté. Comme d'abord l'impulsion qu'elle recevait des ressorts et des rouages intérieurs la poussait dans le sens du chemin que M. de Wodenblock voulait suivre, il ne put reconnaître qu'il cédait, sans s'en douter, à une force mécanique plus puissante que lui; mais, dès qu'il voulut commander à cette force, il la trouva rebelle.

Il aurait bien désiré s'arrêter pour causer quelques instans avec M. Vanoutern; mais la maudite jambe ne suspendant point sa marche, il se vit contraint de la suivre. Vainement il cherchait à demeurer en place en se cramponnant aux balustrades, aux murailles, aux maisons qui se trouvaient sur son passage, la jambe le tirait alors avec tant de violence, que, pour ne point se disloquer les bras, l'infortuné Wodenblock était forcé de lâcher prise et de continuer à courir devant lui.

Après avoir parcouru ainsi, comme un fou, toutes les rues de Rotterdam, il arriva sur les bords du canal de Leyde. Dès qu'il aperçut la maison du mécanicien, il se mit à crier au secours de toutes ses forces. Tumingvort parut à la fenêtre, ses regards étaient tout égarés.

« Misérable! lui cria Wodenblock, descends ici tout de suite! C'est donc pour me jouer un méchant tour que tu m'as fait une jambe? cette jambe ne peut s'arrêter une minute; depuis que j'ai quitté ma maison, elle n'a pas cessé de m'entraîner malgré moi. Dieu seul peut savoir où elle me conduirait ainsi... Eh bien! malheureux, que fais-tu là la bouche béante? Descends bien vite et délivre-moi de ce supplice; si tu tardes, je serai déjà bien loin et tu ne pourras plus me rejoindre. »

Tumingvort descendit en toute hâte, pâle et hors de lui. Il était bien loin d'avoir prévu l'effet du mécanisme de la jambe. Il ne perdit pas une minute pour voler sur les pas de M. Wodenblock, afin de l'arracher à la cruelle position où il se trouvait; cependant celui-ci, ou plutôt sa jambe, continuait sa course avec rapidité. Tumingvort étant vieux eut beaucoup de peine à gagner du terrain sur le riche négociant. A la fin, pourtant, il parvint à le saisir et à l'enlever, comme Hercule le géant Antée; mais cet expédient ne réussit point, car le mouvement de la jambe s'accroissant encore l'obligea lui-même à faire cinquante pas en avant en moins d'une minute, malgré le pesant fardeau qu'il portait. Il remit alors M. de Wodenblock sur ses pieds, puis employant toute la force de ses bras, il chercha à l'arrêter, le tems seulement de presser un petit ressort qui formait une saillie derrière la jambe. Y étant parvenu, il poussa fortement le ressort; mais, au même instant, le pauvre Wodenblock fut arraché de ses bras et emporté avec la rapidité d'un

trait. Dans sa course impétueuse, il renversa en un clin-d'œil huit marchandes de poissons et deux énormes Anglais. Il cria au secours et poussait des gémissemens épouvantables.

« Je suis perdu! disait-il, je suis perdu! Arrêtez-moi, pour l'amour de Dieu! arrêtez-moi, je n'en puis plus! Ne trouverai-je personne qui veuille briser cette maudite jambe? Tumingvort! Tumingvort! tu m'as tué! »

Tumingvort lui-même était plongé dans la stupeur et la consternation. Il ne comprenait rien à ce qu'il avait fait, ou plutôt il avait fait plus qu'il n'avait voulu. A genoux, les deux mains fortement jointes, l'œil égaré, il voyait le plus riche négociant de Rotterdam, l'homme le plus grave de toute la Hollande, courant maintenant comme un taureau en fureur le long du canal de Leyde, et jetant des cris de désespoir malgré l'épuisement d'une pareille course.

Il y avait plus de vingt milles de Rotterdam à Leyde. Le soleil était encore sur l'horizon lorsque les Backschneider, assises près de la fenêtre de leur salon, en face de l'auberge du *Lion-d'Or*, et prenant tranquillement leur thé, virent passer dans la rue un homme qui courait comme un dératé. La pâleur de la mort était peinte sur la figure de cet homme, sa bouche s'ouvrait avec des contorsions comme s'il cherchait à articuler quelques mots ou à reprendre haleine, et, sans se détourner ni à droite ni à gauche, il courait devant lui avec une rapidité si extraordinaire, qu'il avait déjà disparu avant que les demoiselles Backschneider eussent eu seulement le tems de s'écrier:

« Mais, mon Dieu! n'est-ce pas M. de Wodenblock, le riche marchand de Rotterdam, qui vient de passer! où court-il ainsi? »

Le lendemain, qui était un dimanche, les habitans de Harlem, vêtus de leurs habits de fêtes, se rendaient à l'église pour entendre l'office divin. Tout à coup, un être à forme humaine traversa comme une flèche la place du marché. Il avait le visage blanc, jaune, vert, de toutes les couleurs, les lèvres livides, les dents déchaussées et les mains racornies. Muette d'horreur, la foule s'ouvrit pour lui livrer passage, et, dans tout Harlem, il n'y eut pas un chrétien qui ne demeurât persuadé que c'était un corps sans vie, qui, par l'effet d'une puissance surnaturelle, conservait encore la faculté de courir.

Toujours soumis à la force irrésistible qui l'entraînait, cet être horrible parut successivement dans les villes, les villages et dans les forêts de l'Allemagne. Des semaines, des mois, des années s'écoulèrent et il continua de se montrer de tems à autre en différens endroits, dans les contrées septentrionales de l'Europe. Peu à peu les habits qui le couvraient tombèrent en lambeaux, ses os se décharnèrent, et ce ne fut bientôt plus qu'un squelette desséché. La jambe de liège garda seule sa forme et ses contours arrondis, et depuis lors elle n'a pas un seul instant cessé d'entraîner dans sa course rapide le spectre hideux auquel elle est attachée.

Tumingvort avait trouvé le mouvement perpétuel, et les ressorts de la jambe merveilleuse ne s'arrêteront jamais.

(Cependant, nous savons de bonne part que la jambe de liège s'est enfin arrêtée. Semblable à Max de *Robin-des-Bois*, à Bertram de *Robert-le-Diable*, et à tous les maudits marqués du sceau d'une éternelle fatalité, y compris le Juif errant, notre jambe de liège a cherché, et bien plus, elle a trouvé sur qui se débarrasser de la rude corvée dont elle était chargée. La jambe de liège a transmis le mouvement perpétuel et ses galères perpétuelles... à la presse, qui, depuis ce tems, la malheureuse, est forcée de parler tous les jours, quand même.)

(*Journal des Jeunes Personnes.*)

FIN.

EXERCICE TRÈS DEVOT

A

St. Antoine de Padoue

LE

TRIMESTRIEL.

Petit Volume nouvellement imprimé avec de bons caractères, se vend à la Librairie de

THOMAS GAY,

RUE ST. PAUL, VIS-A-VIS L'HÔTEL RASCO,

Et chez les différens Libraires de cette ville.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE, ET AUGMENTÉE DES PRIÈRES DE LA SAINTE MESSE, ET DES VÊPRES DU DIMANCHE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessous de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, PIRE DE L'ÉVÊCHÉ
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.